

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 43

Artikel: Le feuilleton : évidemment, c'est un brave homme !... : [suite]
Autor: Vallotton, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225478>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



EVIDEMMENT, C'EST UN BRAVE HOMME !...

— Regarde !... dit-il à sa femme qui entraînait. Elle lut. Certes, elle savait de reste que la vie est dure, que les hommes sont méchants, qu'il faut travailler comme une bête de somme pour nouer les deux bouts. Et elle avait l'habitude du chagrin. Mais sa nature douce redoutait les haines prolongées contre lesquelles il faut lutter sans cesse, le menton en avant, les muscles crispés. Instantanément, elle devina :

— C'est un coup à Barroz... Mon pauvre homme ! Toi que tes courses fatiguent déjà !... Bah ! tu remettras ces journaux à Cabriot en paquet, une fois la semaine !...

Sans répondre, Tavonne siffla entre ses dents. Et puis :

— C'est justement là qu'est le piège !... Il s'agit de se méfier et d'exécuter son service... Tonnerre ! Plutôt périr sur la route que de baster devant cette sale bête de Barroz... En route et c'est bon !...

Courageux, Tavonne jeta la courroie du sac sur une épaule, empoigna sa canne ferrée et partit pour sa tournée du matin. Parvenu près de la ferme des Colas, par les bois des Mollards, le long du ruisseau, à travers les prés spongieux il gagna la cabane de Cabriot. Personne. Il glissa le journal sous la porte et s'en revint aux Biores, crotté, la moustache tombante, l'estomac dans les talons. Les enfants avaient dîné. Sur le fourneau, un pot plein de soupe attendait.

— Alors ?... fit la femme.

— C'est bon !... dit le facteur.

Et il attaqua son pot de soupe.

A trois heures, la diligence apporta les journaux du soir. Et de nouveau, sur l'une des bandes : *Monsieur Joseph Cabriot, berger, à l'Epine noire, sur les Biores*. Une seconde fois, Tavonne s'assit, les jambes coupées par l'indignation. Une rage lui sauta sous le front, une colère blanche d'homme doux.

— Tonnerre !... Une balle entre les deux yeux que je veux lui envoyer, avant qu'il soit longtemps, à cette poison de ganache !...

Il demeura la bouche ouverte, le teint brouillé, la lèvre tremblante, incapable d'articuler une seule des injures qui encombraient son gosier. Mme Tavonne eut peur. Jamais encore elle n'avait vu son mari dans un état pareil. Vite, elle parla d'une voix courageuse :

— Sais-tu ce qu'on va faire, Paul ? les journaux, on les portera une seule fois, le soir. Et quand le temps sera beau, Emma et Jules t'accompagneront. Ça leur fera une jolie course. C'est eux qui iront chez Cabriot. Ça veut les amuser. En chemin ils ramasseront des champignons, des petits fruits, du bois mort... D'ici que l'hiver vienne, on trouvera bien moyen de se retourner... Quant à Barroz, n'en parlons plus : le diable s'en chargera... Il est chaque jour plus gros, plus rouge... Avant un an il tombera d'apoplexie... Sûr !

Ces propos réconfortèrent le facteur. Il but un verre de vin, mangea, car il fallait se lester. Pourtant entre deux bouchées de pain il jurait encore. Assis en face de leur père, Emma et Jules riaient, heureux de l'aubaine qui allait les jeter par monts et vaux.

Tous trois, ils partirent. Le tour des maisons du village achevé, ils suivirent la rivière qui glisse à côté du chemin. Ils laissèrent la grande route sur la droite. Puis, par un sentier enfoncé derrière des haies, ils gagnèrent le hameau des Bulaies. Des mains écartaient les rideaux, aux fenêtres. Des têtes apparaissaient, vite retirées. Car les gens, aux Bulaies, sont pauvres et un peu sauvages, taciturnes, aussi. S'il leur vient

une idée, ils la gardent pour eux. Aux Bulaies, les vaches sont sales, les chiens hargneux, les poules timides...

Un instant, Tavonne s'arrêta, expliquant :

— Vous voyez, les gosses, c'est là, pour aller chez Cabriot... Remarquez bien le chemin... C'est facile de se tromper... D'ordinaire, je distribuerai le courrier à ceux des Bulaies. Je tracerai jusqu'aux fermes qui sont là-bas et encore plus loin et je vous attendrai ici. On rentrera ensemble aux Biores... Aujourd'hui je vous accompagne jusque chez Cabriot. Ouvrez l'œil et le bon !

Tavonne marchait devant. Les enfants suivaient, effarouchés par ce paysage qu'ils n'avaient encore jamais vu. La lumière était laide. Des rochers abrupts saillaient. Puis venaient des hêtres rabougris, des pierriers, des nœuds de ronces rampantes, le pont sur le ruisseau, un ravin vêtu d'herbes rases, les prés marécageux. Vraiment, il semblait qu'on eût changé de pays. Le ciel lui-même, le beau ciel optimiste posé sur les collines rondes, se voûtait tristement au-dessus de ces terres froides et maigres... Enfin, le toit de la cabane apparut. De loin, on vit le troupeau de chèvres semées sur une pente comme des pierres blanches ou noires.

Tavonne fonce sur le berger qui se tenait debout, enveloppé dans son manteau luisant. Et il montrait le journal :

— Dites donc, qu'est-ce que ça signifie cette histoire ?

Cabriot mit une main, en coquille, autour de l'oreille droite.

— Hein ?

Tavonne s'excita :

— Qui est-ce qui vous envoie ces journaux ? C'est Barroz, hein ?...

Remuant à peine les lèvres, une chique de tabac au creux de chaque joue, Cabriot répondit avec une grande douceur, regardant ses chèvres :

— Oh !... elles donnent encore bien du lait...

— C'est Barroz, hein ? hurla Tavonne en brandissant sa canne.

La menace n'eut aucun effet. Placide, ses mains terreuses croisées sur la poignée de la houlette, le berger demeura plus immobile qu'une statue.

— Savez-vous seulement lire ? demanda encore Tavonne.

— C'est celle-là la meilleure, fit Cabriot, cette noire.

— Bougre de fou !... murmura le facteur.

Jetant le journal sur une pierre, il s'éloigna, toujours suivi des enfants qui ne disaient rien.

— Papa, est-il méchant ?... questionna pourtant Emma.

— Qui ?...

— Le berger...

— Que non ! Que non !... Au contraire !... La vilaine bête, c'est Barroz...

Demeuré seul, Cabriot brisa la bande du journal qu'il déploya. Des points, des traits, des hâchures dansèrent devant ses yeux, des espaces blancs aussi, qui séparaient tout cela. Un instant, avec une expression singulièrement hébété, le vieux s'abîma dans cette vision. Puis, il secoua la tête, car un seul livre lui était ouvert tout grand, celui de la nature avec ses plantes, ses animaux, ses vents, ses chants d'oiseaux...

Dès lors, chaque soir, les enfants portèrent les journaux au pâtre inculte de l'Epine noire, Emma, une grande fillette de treize ans, maigre, étonnamment sérieuse, Jules, un gros petit roux, au nez épais. Emma trottnait en avant. Elle avait la responsabilité du courrier. Et Jules suivait qui battait les buissons, cueillait les noisettes dans les taillis. Au bout de peu de temps, chacun à sa façon, ils trouvèrent un charme infini à cette course lointaine. Emma, rêveuse, aimait le ciel changeant, la gravité monotone des forêts, tandis que son frère se muait en héros d'aventures, bouleversant les fourmillières, lançant des hou-hou ! dans les fentes des rochers, découvrant des loups à l'affût derrière toutes

les souches... Parfois, il pleuvait. Mais les enfants n'en avaient cure. A courir, à siffler, on se réchauffe... Puis la première neige vint qui rendit la route plus longue. Mais que de compensations !... Comme ils sont drôles les hêtres nains poudrés de blanc, les glaçons suspendus à la cascade du ruisseau !... Et Cabriot s'était habitué aux deux enfants. A la manière des bêtes lentes, il les regardait approcher, puis diminuer sur la neige. Une sympathie s'établissait entre les trois êtres. Un soir de lune et de grand froid, le berger offrit du pain noir, du lait aux petits transis. Il leur montra ses chèvres, ses moutons.

Pourtant, parfois, Mme Tavonne disait :

— Ça les fatigue, ces gosses... L'école et cette course, c'est trop !...

Emma et Jules se récriaient :

— Que non !... que non ! Chez le berger il y a deux cabris et un agneau !... C'est nous qu'on doit leur trouver des noms...

Le père remarquait :

— Depuis qu'ils courent comme ça, il se portent la moitié mieux...

Cependant, Barroz était mécontent.

Certain soir, assez tard, par des sentiers détournés, il se rendit chez Cabriot. Celui-ci avait allumé sa lanterne sourde. Il se disposait à s'étendre sur un grabat. A la vue d'un étranger, il se hérissa. Mais, reconnaissant l'homme, appri-voisé par la bouteille, par le sucre, par les paquets de tabac, qu'il devinait dans les poches gonflées, il salua très civilement. Ayant posé toutes ces bonnes choses sur la table, Barroz alla droit au fait.

— Vos journaux, c'est bien les deux ensemble que les gosses vous les apportent ?...

— Oui !...

(A suivre.) *Benj. Vallotton.*

Chez le cordonnier. — Mais, monsieur, on a toujours un pied légèrement plus petit que l'autre !

— Tiens ! Mois, c'est le contraire, j'en ai un plus grand !

La Patrie Suisse. — Dans la « Patrie Suisse » du 28 octobre : des vues du village valaisan de Lens, où a été tourné en partie, le film « La séparation des races », de C.-F. Ramuz, de la fête des officiers à Berne. Une causerie de Mme Charasson, un curieux article sur Bellelay et diverses nouvelles contribuent à donner à ce numéro un intérêt tout particulier.

Au THEATRE MUNICIPAL DE LAUSANNE

La semaine prochaine
dès jeudi 2 novembre
à 20 h. 15

La magnifique pièce
de M. R. MORAX

ALIENOR

250 exécutants

Musique de M. Doret

Location ouverte dès lundi 30 octobre

Voir au verso le nouveau plan
du THÉÂTRE MUNICIPAL

Secret de vieillesse !...

Ecoutez-moi bien, mes enfants,
Si je suis venu à cent ans,
Matin et soir j'ai bu du lait
Mais à midi... deux „DIABLERETS“

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.